

PASCAL ORY

CE QUE DIT CHARLIE

Treize leçons d'histoire



le débat
Gallimard

CE QUE DIT CHARLIE

PASCAL ORY

CE QUE DIT CHARLIE

Treize leçons d'histoire

ledébat

Gallimard

Couverture :
Photo © Jean-René Santini / Bestimage (détail)

© Éditions Gallimard, 2016.

À Pierre Nora

«L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place.»

GEORGES PEREC,
W ou Le souvenir d'enfance

L'histoire, tout de suite

Janvier 15¹ a déjà nourri un abondant commentaire, depuis l'internaute anonyme jusqu'au Prix Nobel de littérature. Il a mobilisé de multiples expertises, de l'écrivain indien au philosophe slovène, du démographe au psychanalyste. Prévisible, cette glose s'est nourrie un peu des gloses précédentes mais beaucoup d'une actualité dramatique (au sens originel : construite comme un drame), incessamment renouvelée tout au long de l'année qui a suivi, à l'issue de laquelle paraît ce livre, loin d'être le dernier sur le sujet².

Quel sujet, au fait ? Dès janvier l'auteur de ces lignes a été sollicité de dire son mot, à l'instar de beaucoup. Il a, épisodiquement, répondu à la commande sociale³. Mais, il doit l'avouer, il s'est senti aussi, au cœur même du deuil, impliqué bien au-delà de toute expertise. Il se trouve, d'abord, qu'il s'est aventuré, assez tôt dans son parcours d'historien, sur le terrain de la culture visuelle⁴, ce qui l'a

1. On reviendra, dans le premier chapitre de ce livre, sur le problème que pose en soi la qualification de l'événement.

2. Ce texte a été remis à son éditeur le 1^{er} septembre 2015.

3. *La caricature : Et si c'était sérieux ?*, Paris, Nouveau Monde. Cet ouvrage collectif, réunissant sept historiens, est sorti le 19 février 2015.

4. *Le petit nazi illustré*, préface de Léon Poliakov, Paris, 1979, 2^e édition, Nautilus, 2002.

conduit en particulier — plutôt seul, longtemps, dans l'université française — à engager ou diriger un certain nombre de travaux sur l'histoire de la bande dessinée et/ou le dessin de presse¹ ; il a même, à partir des années 1990, franchi le pas et exercé, sans discontinuer depuis lors, la fonction de critique de BD ; à ces deux titres il avait introduit en 2001 un livre de l'un des assassinés du 7 janvier, Jean Cabut, dit Cabu², avec lequel il avait gardé un lien amical, si forte était la sympathie qui émanait de ce jeune homme sans âge. À une époque qui, plus que jamais, dramatise et individualise le social, cette considération toute personnelle suffirait, sinon à justifier, du moins à expliquer sa démarche.

Mais il est des motifs moins individuels. Ce drame d'apparence française, voire, on le verra, très française, a eu d'emblée une audience — et bientôt une duplication — internationale, attestant par là qu'il nous disait beaucoup sur plusieurs questions fondamentales touchant à la situation présente — donc historique —, non d'une société nationale en particulier, mais de toutes nos sociétés. Sociétés occidentales mais aussi extra-occidentales et, pour finir, société mondiale, à l'heure du *global*. Le premier historien qui ait résolu de *prendre dates*, Patrick Boucheron³, citera une phrase d'un texte peu connu de Michelet, l'*Introduction à l'histoire universelle* : « Ce ne serait pas trop de l'histoire du monde pour expliquer la France. » Intuition qu'on n'hésitera pas à qualifier de magistrale, même si ceux qui lurent cette phrase au lendemain de la révolution de 1830 n'en

1. Dernier en date : *L'art de la bande dessinée*, Paris, Éditions Citadelles et Mazenod, 2012, ouvrage codirigé avec Laurent Martin et Sylvain Venayre.

2. *Ma V^e République*, Paris, Hoëbeke.

3. En dialogue avec un écrivain, Mathieu Riboulet (*Prendre dates*, Lagrasse, Éditions Verdier, avril 2015). Dès mars Emmanuel Laurentin avait réuni en volume plusieurs contributions mises en perspective (*Histoire d'une République fragile (1905-2015). Comment en sommes-nous arrivés là ?*, Fayard).

virent sans doute, et pour la plupart avec plaisir, que la face d'«arrogance française» sans le côté pile, à savoir que la France, comme le Danemark, la Tunisie ou Israël, est semblable à l'homme de Sartre, à la fin des *Mots*: tout un pays, fait de tous les pays et qui les vaut tous et que vaut n'importe quel autre.

Janvier 15 est donc un moment historique du XXI^e siècle en ce qu'il ne peut pas se limiter à sa signification locale. La violence et l'ampleur des actes que ces quelques jours ont cristallisés pouvaient dès lors apparaître comme la métonymie d'une crise plus générale. Et c'est bien ainsi que la société de ce janvier-là a perçu ces journées, quoi qu'il advienne, exceptionnelles. Articles et éditoriaux, numéros spéciaux de revues et de magazines, émissions de radio et de télévision, opuscules et gros opus témoignent depuis lors de l'ampleur de la commotion, mais les témoignages les plus forts viennent sans doute de cette grande bouche d'ombre qui aujourd'hui, dans une société, parle le langage des forums, des réseaux sociaux et des dîners en ville.

Les historiens et, plus largement, les sciences sociales s'interrogent de plus en plus — cette interrogation mériterait à elle seule une analyse — sur leur «rôle social». Que la formule remonte à plus d'un siècle, sous la plume d'un militaire de culture catholique et monarchiste, en dit sans doute long sur les présupposés de ce questionnement¹. Le postulat critique de l'auteur le porterait à répondre que l'histoire ne sert à rien, et que c'est fort heureux. Mais son corps témoigne un peu autrement: engagé depuis plusieurs années dans l'écriture d'un livre consacré à l'une des questions récurrentes de son époque², il a fait, un jour

1. Hubert Lyautey, *Le rôle social de l'officier*, 1891.

2. *Qu'est-ce qu'une nation?* Significativement, un autre historien français a publié au printemps 2015 un court texte portant ce titre, question sortie du

de la fin janvier dernier, le choix — le sacrifice — de mettre pendant quelques mois cette écriture de côté pour rédiger le livre que vous êtes en train de lire, cette sorte de texte auquel on peut donner le nom, emprunté au vocabulaire sociologique, de «livre d'intervention». Entendons par là une parole dont la commande, prétendument sociale là aussi mais au fond strictement individuelle, naît de ce surgissement qu'on appelle un événement. Après tout — c'est-à-dire avant tout — l'auteur est simplement — c'est-à-dire est déjà — un *actor*, dont le premier et peut-être le seul «rôle» est d'augmenter, si peu que ce soit, le monde.

L'augmentation historique n'est certes pas celle du passé. Le passé n'existe pas; il n'est jamais qu'un rapport modifié de l'homme à son présent. L'objet de l'histoire est le temps. L'historien n'est pas le discoureur qui arrive toujours après la bataille — qui fait toujours de l'«histoire bataille», mais pas celle qu'on croit — et s'en trouve, ma foi, fort bien; il est cet artisan auquel la société reconnaît une compétence sur le temps comme elle reconnaît à l'ébéniste une compétence sur le bois. Après quoi il y a de plus ou moins bons ébénistes et il y a, surtout, beaucoup de fabrication en série de meubles bon marché, au reste parfois de bonne qualité. Après quoi il y a une société qui, par ailleurs, a sa petite idée sur le temps, tirillée qu'elle est entre le «rien de nouveau sous le soleil» de l'*Ecclésiaste*, premier grand manifeste mélancolique, et le «on ne se baigne jamais dans le même fleuve» du philosophe grec, postulat de base du relativisme. Et que l'historien se débrouille avec ça.

L'exercice est d'autant plus risqué que le supposé savant

placard des questions inconvenantes ou obsolètes (Gérard Noiriel, *Qu'est-ce qu'une nation?* Paris, Bayard).

doit nécessairement utiliser deux outils d'un maniement assez dangereux. Le premier est l'analogie. « Comparaison n'est pas raison », dit un proverbe qui n'est, au fond, qu'un jeu de mots et un argument très discutable. D'Hérodote à Sanjay Subrahmanyam, tout historien compare, sans quoi il s'interdirait de penser et, en effet, de « raisonner »¹. Ici on comparera donc, dans l'espace et dans le temps. On évoquera l'Antiquité romaine aussi bien que les Trente Glorieuses, Clausewitz et Dieudonné ; il faudra s'y faire. Le second outil contondant et d'un usage délicat est la généralité. « Qui trop embrasse mal étreint », dit un autre proverbe, qui confond sans doute l'amour du savoir avec le coût, ce qui est bien une comparaison d'intellectuel. Si l'histoire est une science de la société et pas simplement un genre littéraire de consommation rapide, à l'instar de la critique gastronomique, elle suppose une généralisation. Bref, disons-le : la pensée n'est pas contradictoire avec l'urgence. On peut « prendre de la hauteur » sans nécessairement « prendre son temps » : cette confusion de l'espace avec le temps est une des maladies professionnelles de l'intellectuel.

Dans les pages qui suivent, l'augmentation historique prendra la forme d'une série de questionnements, reformulés à la sauvage dans les rues de la France, du Danemark, de la Tunisie ou d'ailleurs au long d'une certaine année du XXI^e siècle. Ces questions peuvent se résumer en autant de phrases simples, telles que : « D'où vient que la censure serait un problème, et pas la liberté d'expression ? », ou : « Pourquoi la laïcité serait-elle donc une spécialité française ? », ou encore : « L'antisémitisme a-t-il une origine autre

1. « Penser, c'est comparer », dit Walter Rathenau. Il est vrai qu'il a mal fini, assassiné par l'extrême droite.

que religieuse?», traitées sous la forme d'autant de leçons. Mot redoutable, là aussi. La leçon, du plus loin que vienne le terme, est une cueillette (le *légô* du grec, «je cueille»), donc un choix, qui chez l'Homo sapiens s'exprime par des mots choisis (*légô* signifie aussi «je dis»). La *lectio* ancienne était lecture recueillie d'un texte inspiré, mots posés sur des mots préétablis. La leçon moderne pose des mots sur des phénomènes; elle est supposément débarrassée des mots préétablis dont sont faits tous les Livres de toutes les religions modernes, qu'elles soient religieuses ou civiles. La leçon d'histoire serait donc une leçon par l'histoire et pour l'histoire. On en a compté ici treize au total. D'autres en trouveraient huit, ou trente-six, ou pourraient faire de chaque leçon un livre. D'autres écriront d'autres livres. Celui-ci est le mien.

« Sidération »

Dans les heures, les jours qui suivirent le premier attentat, aggravé par le second, circula un terme assez peu fréquent dans le vocabulaire des médias et encore moins des intellectuels, et qui entendait qualifier la réaction initiale, sinon de « la société française » et a fortiori de « la société occidentale », du moins d'une partie importante desdites sociétés, la partie qui à défaut de faire l'opinion en détermine le cadre de pensée : « sidération ». Alors que la fascination — on ose le dire depuis quelque temps, et la psychanalyse s'est emparée avec gourmandise de cette étymologie — a à voir avec le sexe masculin (*fascinus*, version latine du *phallos*), laissant entendre qu'être fasciné c'est être sous le charme, dans un grand mouvement d'abandon du moi, la sidération, sous des apparences analogues, c'est tout le contraire. Le *sidus*, chez les mêmes Romains, est un astre. La sidération est un assujettissement aux astres, une influence écrasante, plutôt du côté obscur de la force, dont il n'est pas aisé de s'émanciper.

1

Divers essayistes et quelques historiens ont entendu résumer le xx^e siècle — quelles que soient les limites qu'on arrive à lui donner, entre le court xx^e siècle de 14-89 ou le plus long, qui nous conduit jusqu'au 11-septembre — comme «le siècle des guerres». Qualification discutable, on y reviendra. En regard, une lecture écologique de la situation planétaire pourrait laisser penser que le xxi^e brillera plutôt par ses catastrophes. Entendons par là des paroxysmes naturels (modèle tsunami de Sumatra), ou vécus comme tels, auxquels l'activité humaine prête la main, soit en les amplifiant (modèle Fukushima), soit en les créant de toutes pièces (modèle Tchernobyl). Dans de telles conditions, la sidération, au sens strict, pourrait être la condition humaine d'un xxi^e siècle désigné comme «siècle des catastrophes». Le rapport avec Janvier 2015? Un attentat terroriste n'est pas une catastrophe naturelle, c'en est même, sous un premier angle, l'exact inverse, puisqu'on pourrait le définir comme une saturation de volontarisme. Mais son haut degré de violence, exercée dans un cadre a priori étranger à ce mode de règlement des conflits, permet de mieux comprendre le diagnostic de sidération — qui est moins le constat d'un fait que d'une interprétation, qu'on fasse ou pas intervenir les théories psychologiques réduisant les sociétés humaines à des lieux de «gestion de la terreur» (*terror management theory*). Le modèle catastrophique correspond assez bien à l'état culturel des sociétés agressées, caractérisable par un haut degré de désarroi collectif: la violence initiale (tremblement de terre) générant une onde de choc immédiate (tsunami) qui, à son tour, produit un ébranlement plus profond, dont la société ne peut sortir sur le court terme (Fukushima).

L'onde de choc peut être analysée comme une série de cercles concentriques, dont on retrouvera la trace tout au long de ce livre. Pour comprendre comment tout s'enclenche, contentons-nous à ce stade du cercle le plus étroit, le premier visé et le premier touché, celui des collaborateurs de l'hebdomadaire cible et de ses lecteurs réguliers¹. C'est là que l'effet de sidération a été le plus fort, non seulement parce que c'est là que le « premier sang » a coulé, mais parce qu'en termes idéologiques la culture politique atteinte est celle qui, vue de l'extérieur, était la moins préparée à être la victime de cette violence : une culture d'extrême gauche, juxtaposant une gauche de la gauche et une gauche libertaire, aux combats parfois communs mais aux sources intellectuelles différentes, voire opposées si on veut bien considérer la part d'individualisme consubstantielle à la démarche anarchiste, fort éloignée des références collectivistes de l'autre famille. Si l'anticolonialisme et l'anticapitalisme avaient, depuis environ un siècle, des milieux d'accueil, c'était bien là. Toute une polémique radicale y avait, de génération en génération, affûté ses armes en direction d'une droite et une extrême droite identifiées d'abord aux vieux combats de la monarchie et du catholicisme intransigeant, élargis au xx^e siècle en des directions plus variées, voire contradictoires, celles du libéralisme économique, du fascisme et du colonialisme. Rien ne la prédestinait à subir la plus violente des agressions de la part de représentants autoqualifiés des damnés de la terre, lui renvoyant au visage l'« islamophobie », concept forgé à dessein comme un symétrique d'« antisémitisme ».

1. Lecteurs situables en nombre quelque part entre les « 7 000 » abonnés de la fin 2014 et les « 55 000 » exemplaires vendus du nouveau *Charlie Hebdo* déclarés lors d'une conférence de presse d'avril 1995, après sa relance. Sans doute plus près du premier chiffre que du second.

À l'échelle de *Charlie Hebdo*, la déstabilisation avait, sur le fond, commencé neuf ans plus tôt. En 2002 encore, la direction de l'hebdomadaire sanctionnait un de ses chroniqueurs, le philosophe Robert Misrahi, jugé trop favorable aux pamphlets anti-islamiques d'Oriana Fallaci. En 2005, l'affaire dite des « caricatures de Mahomet » était née dans une presse danoise marquée à droite (*Fyllands-Posten*), mais une solidarité professionnelle de dessinateurs à dessinateurs, plus encore qu'une alliance idéologique apparemment impossible entre antimusulmans et antireligieux, avait conduit l'hebdomadaire à systématiser son soutien en publiant, le 8 février 2006, un numéro spécial « Mahomet débordé par les intégristes ». À partir de là les repères ont commencé à basculer, *Charlie Hebdo* se retrouvant obligé de répondre aux accusations de certains intellectuels d'extrême gauche, aux assignations devant tribunal de plusieurs associations musulmanes et, à partir de diverses menaces de mort et d'un premier attentat, en 2011, contre les locaux du journal, de recevoir une protection non de milices populaires d'autodéfense mais d'agents de la force publique.

Plus au fond encore, c'est toute une dimension intellectuelle — et non plus idéologique — qui allait donner sa couleur spécifique au 7 janvier comme trauma : la théâtralisation d'une proximité formelle entre radicalismes. Tout est dit quand on découvre que la SARL créée en 1992 par, entre autres, Cabu et Bernard Maris pour relancer le titre *Charlie Hebdo*, disparu des kiosques depuis dix ans, choisit le nom de Kalachnikov. La fin de l'ambiguïté se situera dans l'espace qui sépare un crayon d'une arme létale : la bande à *Charlie* n'était définitivement pas la bande à Baader. On reviendra plus loin sur cette dimension, évidemment capitale en termes d'histoire intellectuelle.

Les cercles suivants de l'onde de choc s'apparentent à un